Eugène Burnouf an August Wilhelm von Schlegel
Paris, 07.02.1830

Empfangsort	Bonn
Handschriften-Datengeber	Dresden, Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek
Signatur	Mscr.Dresd.e.90,XIX,Bd.3,Nr.109
Blatt-/Seitenzahl	3 S. auf Doppelbl., hs. m. U. u. Adresse
Format	26,5 x 21,2 cm
Bibliographische Angabe	Burnouf, Eugène: Choix de lettres d'Eugène Burnouf 1825–1852. Suivi d'une bibliographie. Paris 1891, S. 454–457.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-07-20];https://august-wilhelm-schlegel.de/version-07-20/letters/view/556.

[1] Paris, 7 février 1830.
Monsieur,
J'ai un peu tardé à répondre à votre lettre si bien-veillante de janvier, parce que j'attendais toujours que j'eusse trouvé le mémoire de M. de Sacy sur les Mille et une nuits. J'ai la certitude qu'il l'a fait tirer à part; mais, quelques recherches que j'aie faites jusqu'ici, je n'ai pu en trouver un exemplaire. M. de Sacy n'a fait imprimer cet opuscule que pour ses amis; si j'avais l'honneur d'être de ce nombre, ou j'aurais reçu le mémoire, ou je pourrais le lui demander. Mais, sans avoir jamais recherché le moins du monde à avoir avec M. de Sacy des rapports quels qu'ils fussent, j'en ai été trop maltraité pour songer à lui adresser la plus petite demande. Toutefois ne renoncez pas à l'acquisition de ce mémoire. Je viens à l'instant d'apprendre qu'il a paru dans un recueil du dimanche nommé *Revue de Paris*; je m'en procurerai le numéro où se trouve cette dissertation certainement anti-indienne. Je regrette bien de ne pas connaître celle dont vous êtes l'auteur. Le volume qui la contient a été enlevé à la Société [asiatique], à laquelle vous avez bien voulu l'adresser, par une personne que je ne connais pas et qui ne l'a pas encore rendu.
Je vous remercie beaucoup, Monsieur, des observations que vous avez eu la bonté de m'adresser sur le court spécimen de mon Commentaire que j'ai pris la liberté de vous soumettre. Je m'y conformerai dans l'impression définitive de ce travail lourd et minutieux. Il faut toute votre indulgence pour, tout ce qui se rattache à des objets scientifiques pour avoir passé par-dessus la forme pénible dont il m'est impossible de dégager cet ouvrage. Je suivrai surtout votre conseil relativement au gothique. J'ai appris que c'était à Grimm, et seulement à cet auteur, qu'il fallait s'adresser pour avoir des connaissances exactes en ces matières. Mais j'ai eu jusqu'ici ce livre admirable trop peu de temps entre les mains. J'en attends incessamment un exemplaire [2] que j'ai demandé ily a plusieurs mois.
Je désirerais bien pouvoir vous expliquer, d'une manière satisfaisante, les retards qui ont reculé l'impression de votre Mémoire sur les monnaies bactriennes. Je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a aucune mauvaise volonté de la part des membres composant la commission du *Journal asiatique*. Je n'en fais pas partie; mais, à part M. Chézy, qui n'y vient jamais, MM. A. Rémusat, Saint-Martin, Klaproth, Hase ne peuvent, je crois, être accusés de la moindre indifférence à l'égard de vos savantes productions. La vraie et unique cause, ce sont les retards qu'éprouve l'impression du Journal à l'imprimerie, soit de M. Dondey, soit du gouvernement. Peut-être les matières ne sont-elles pas distribuées suivant leur genre d'intérêt, et je crois qu'on pourrait, dans certains cas, se départir des règles strictes qu'on s'est faites pour le *tour de rôle*. Toutefois, ces considérations, qu'une lettre de vous à M. Saint-Martin pourrait mieux que moi faire valoir, me paraissent de nature à vous réconcilier un peu avec son si pauvre journal, où la partie sanscrite est si nulle. En ce point, je ne me charge pas de le défendre, parce que j'ai l'intime conviction de sa faiblesse extrême. Mais vous en savez aussi bien que moi la cause: c'est que le sanscrit, qui joue maintenant un certain rôle en Allemagne, n'est nullement représenté en France. Je dis nullement, car le seul homme qui le sache passablement n'a ni la capacité, ni le courage nécessaire pour faire valoir ses connaissances. Quant à quelques jeunes gens, qui ont plutôt des intentions de savoir que du savoir [3] proprement dit, d'abord ils sont en fort petit nombre, il n'y en a en tout que trois ou quatre seulement à Paris, et, de plus, ces études sont si infructueuses en France, elles sont si complètement inutiles pour se faire une carrière qu'on ne s'y livre que quand on a pourvu par d'autres moyens à son existence. Nous tous, tant que nous sommes,

qui étudions le sanscrit, nous avons un état fort différent qui nous fait vivre, et c'est pendant les moments que nous dérobons à cet état que nous nous occupons de cette belle étude de l'Inde, qui, cultivée seule, nous mènerait directement à l'hôpital. Quelle différence de ces études tronquées, interrompues, solitaires (car le sanscrit n'est pas *enseigné* en France), avec ces travaux consciencieux, suivis, perpétuels, qu'entreprennent des jeunes gens sous la direction d'un maître tel que vous! Mais je cesse ce bavardage élégiaque; vous connaissez de reste les défauts de notre existence sociale.

Je n'avais pas jusqu'ici, Monsieur, fait d'article sur votre beau Ramâyan, parce que je n'ai pas à ma disposition l'édition indienne. Mais, puisque vous me permettez de parler d'un si grand travail, quoique je sois si peu digne de le faire, je pourrais toujours faire connaître la marche de votre travail d'après l'excellente préface qui le précède. Ce sera toujours une annonce, qui n'aura de mérite que ce pour quoi vous y a urez contribué.

Veuillez cependant, Monsieur, agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et. très obéissant serviteur,

Eugène **Burnouf**.

P. S. – Seriez-vous assez bon pour vouloir bien me rappeler au souvenir amical de M. Lassen?

[4]